



PEINDRE À NAPLES AU SEICENTO LA COLLECTION DE VITO

Une *Déposition du Christ* de Mattia Preti, une *Scène d'auberge* de Luca Giordano, une *Nature morte aux poissons* de Porpora et quarante chefs-d'œuvre de l'exposition *Naples pour passion* sont à voir pour la première fois en France au musée Magnin de Dijon grâce à Sophie Harent, sa directrice et Nadia Bastogi, directrice scientifique de la Fondation De Vito, avant de passer l'été à Aix-en-Provence. Une fondation créée en 2011 par Giuseppe De Vito (1954-2015) avec son épouse dans leur villa d'Olmo près de Florence pour son étonnante collection du Seicento napolitain. Ou l'histoire d'un ingénieur milanais devenant collectionneur, historien d'art et mécène, captivé par le foisonnement culturel et artistique de Naples au XVII^e siècle, ville-monde intense, tumultueuse, la plus peuplée d'Europe après Paris.

PAR PASCALE LISMONDE

Naples pour passion.
Chefs-d'œuvre de la collection De Vito

Musée Magnin, Dijon

Du 29 mars au 25 juin 2023

Musée Granet, Aix-en-Provence

Du 15 juillet au 29 octobre 2023

Qui succombe au charme de la baie de Naples s'émerveille de l'insolente vitalité d'une métropole qui résiste à des fléaux fatals ailleurs : des siècles de conquêtes par l'étranger, d'épidémies dévastatrices, d'éruptions séculaires du Vésuve (1944, la dernière) ou autres emprises contemporaines. Esprits ultra-rationalistes s'abstenir ! Déjà, un précepte absolu : fondée par la sirène Parthénope, Naples survit grâce à la protection exclusive de son saint patron : « Saint Janvier n'aurait pas existé sans Naples, et Naples n'existerait plus sans lui. » (Alexandre Dumas). Ainsi, alors que l'éruption du Vésuve de 1631 a déjà fait 4 000 morts, le saint réussit à arrêter la lave pile aux portes de la ville ! D'où le tableau

liminaire de cette exposition, *La Décollation de saint Janvier avec ses compagnons de martyre à la Solfatare de Pouzzoles* par Carlo Coppola (1645-50). Et cette protection perdue, attestée par un « miracle », trois fois l'an : la liquéfaction du sang de son martyre (305 ap. J.-C.) recueilli dans des ampoules. Sinon, malheur, à l'image du tremblement de terre meurtrier de 1980 !

Pour autant, Naples est aussi depuis l'Antiquité le centre d'études philosophiques de la Magna Grecia, entre les courants épicuriens – « goûter le bonheur ici et maintenant » – et le flux perpétuel d'Héraclite – « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». En 1640-45, Francesco Fracanzano peint un *Homme avec un cartouche* et le *Maître de l'Annonce aux bergers* montre le *Vieil Homme méditant sur un parchemin*. Deux courants qui font prévaloir le réalisme pragmatique avec la conscience d'un drame toujours possible, d'où l'adhésion des peintres napolitains au naturalisme radical et au clair-obscur du Caravage. En deux séjours, entre 1606 et 1610, il bouleversa leur esthétique. La *Judith* et la *Salomé* (1645) de Massimo Stanzione, belles, élégantes, théâtrales, portent les têtes d'Holopherne et de Jean Baptiste décapités, tandis que l'Espagnol Ribera accentue son ténébrisme dans son *Saint Antoine abbé* (1638). Les vice-rois catholiques apprécient aussi les

Maître de l'Annonce aux bergers.
Figure juvénile humain une rose.
Vers 1635-40, huile sur toile, 104 x 79 cm.
Fondazione De Vito, Vaglia.



Giovanni Battista Caracciolo, dit Battistello. *Saint Jean Baptiste enfant*. Vers 1622, huile sur toile, 62,5 x 50 cm. Fondazione De Vito, Vaglia.

Jusepe de Ribera. *Saint Antoine abbé*. 1638, huile sur toile, 71,5 x 65,5 cm. Fondazione De Vito, Vaglia.

Page de droite : Mattia Preti. *La Déposition du Christ*. Vers 1675, huile sur toile, 179 x 128 cm. Fondazione De Vito, Vaglia.

martyres chrétiennes, la *Sainte Agathe* d'Andrea Vaccaro, ou la *Sainte Lucie* de Bernardo Cavallino, les peintres résistant d'abord à l'illusionnisme du baroque romain de 1630. Mais au cœur du Seicento, l'intense vie culturelle et le marché florissant qui règnent à Naples attirent de nombreux artistes et de nouvelles influences picturales : les Flamands Rubens ou Van Dyck, le classicisme bolonais des Guido Reni, Lanfranco ou Domenichino, présents à Naples de 1620 à 1640, le colorisme des maîtres vénitiens et les audaces du baroque. Et si la grande peste de 1656 provoque l'hécatombe de la moitié de la population, la ville a su renaître avec de nouveaux talents. « Les *ricorsi* de Vico dans sa *Science nouvelle* (1625) ont poncé le visage de Naples comme si chaque spirale du temps remettait cette vitalité à neuf », peut écrire Régis Debray. En 1660, Luca Giordano peint l'intercession de saint Janvier en ce sens.

Présent à Naples de 1653 à 1661, Mattia Preti porte la synthèse de ces courants vers des sommets. Chromatisme sobre et figure monumentalisée de son *Saint Sébastien ligoté* (1657), ou son intense *Déposition du Christ* (1675) au cadrage rapproché, ou la posture instable de son *Saint Marc l'Évangéliste* (1651-52) assis sur un nuage, tonalité dorée de son *Banquet d'Absalon* (1665) : « Un assassinat à la napolitaine dans un banquet à la Véronèse. » On est subjugué par sa *Scène de charité avec trois enfants mendiants* (1656), à la fois « doux et insolents », anticipant les célèbres *scugnizzi* napolitains, ces gamins de rue rusés ; ici monumentaux, immobiles, tête légèrement inclinée, une main tendue, nonchalante ; très dignes, ils paraissent figurer l'allégorie de la Charité. Plus marqué par les Vénitiens, Luca Giordano élabore un langage baroque lumineux et grandiose à tendance emphatique. Mais il peint aussi la tête de *Saint Jean Baptiste* (1657-60) avec un réalisme macabre pour susciter la dévotion des fidèles ou une étonnante *Scène d'auberge* (1658-60) à trois personnages devisant et buvant, dont une femme au visage plutôt mélancolique.

Bouquet final de cette exposition, un ensemble de natures mortes met en scène les denrées goûtées par les Napolitains – poissons, huîtres et crustacés qui abondent dans la baie mais aussi les fruits et les fleurs qui enchantent les décorations. *Carpe diem* jusque dans la peinture, maître mot de l'épicurisme napolitain. ■

À lire

Le goût de Naples. Textes réunis et présentés par Pascale Lismonde. Mercure de France, coll. « Le goût de... », 128 p. – 6,50 €

